

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2021)
Heft: 1

Artikel: Les chevaux dans les armées française, allemande et suisse
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-977659>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



1914 ; pièce d'artillerie française de 75 mm à Hainvillers.

Histoire militaire

Les chevaux dans les armées française, allemande et suisse

Col Hervé de Weck

Ancien Rédacteur en chef RMS+

Les oies du Capitole, les dauphins de la marine américaine, les éléphants d'Hannibal et ceux des Khmers rouges, les mulets, les otaries, les dauphins, les pigeons et, avant tout, les chevaux, beaucoup d'animaux, à travers les âges, n'ont pas échappé à la conscription. Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 14 millions d'entre eux se trouvent enrôlés dans les armées belligérantes, 120'000 reçoivent une décoration pour faits de guerre ! Jusqu'en 1918, la cavalerie reste la force la plus rapide à disposition des états-majors. Lors de la Seconde Guerre mondiale, 30 millions d'animaux servent sur les différents théâtres d'opérations.¹

En Europe occidentale, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, tous les secteurs d'activité nécessitent des chevaux. On les rencontre omniprésents dans l'agriculture, l'industrie et les transports. De nombreuses machines agricoles, même celles à la pointe du progrès (moissonneuses-lieuses, batteuses), ne fonctionnent que grâce à leur concours.

Souvent, on ne les ménage pas, leur vie est vraiment dure. Ceux des moulins, achetés au rebut et déjà fatigués, sont utilisés jusqu'à usure complète. Aucun soin ne leur est apporté, ils travaillent sous la contrainte et la violence. Dans la batellerie, les chevaux de halage tirent à contre-courant des péniches de 50 à 100 t sur 30 km. Dans les mines, les chevaux assistent les équipes, dans le bruit, les gaz, la poussière. Ils s'épuisent à tirer des chariots sur rails, ils souffrent de boiteries, de dislocations des genoux et des épaules, d'altérations des sabots. En ville, les chevaux qui tirent les voitures individuelles, les omnibus, les chariots de transport subissent des cadences de travail très intenses. Un cheval peut tirer environ 1'500 kg ; à deux, ils tractent 2'300 kg ; à trois, 3'100 kg ; à quatre, 4'000 kg.² L'augmentation du trafic des voyageurs, à

vitesse constante pour respecter les horaires, aggrave encore leur condition. L'électrification des transports urbains, entre 1890 et 1914, fait progressivement disparaître les omnibus hippomobiles. La plupart de ces chevaux se trouvent usés au bout de trois ans en batellerie, de cinq ans dans les transports urbains, de dix ans dans les mines, alors que leur durée de vie moyenne est de vingt-cinq à trente ans.

Dans l'agriculture, les travaux des champs s'avèrent souvent moins durs pour « la plus noble conquête de l'homme », car une complicité s'établit entre l'animal et le maître qui parle de la « bouche » et des « jambes » de sa jument, pas de ses pattes et de sa gueule. La rudesse n'est pas absente, mais celui qui emploie le cheval – généralement son propriétaire – veille à ménager son capital. Les noms qu'il lui donne illustrent des rapports privilégiés : Bijou, Bella, Gamin, Fanny révèlent un statut spécifique par rapport au reste du cheptel, appelé simplement par des claquements de langue, des sifflements, des cris ou des coups de bâton.

Dans des armées en grande partie de conscription, les hommes ayant l'habitude des chevaux ne manquent pas. En revanche, comment les sociétés civiles vont-elles supporter leur absence et les réquisitions par les militaires, qui ont des besoins énormes, d'une partie importante de chevaux de selle et surtout de trait ? Quelles sont les conséquences d'une mobilisation partielle ou générale, qui touche de plein fouet les paysans ? Comment vont-ils faire, privés d'une partie de leur « force de traction » ?

En France et en Allemagne, les armées sentent fort le crottin...

Après la défaite dans la guerre franco-prussienne de 1870-1871, l'Etat-major français met au point un plan de mobilisation, de concentration, de réquisition et de transport, qui implique quatre millions d'hommes et

¹ Voir Monestier, Martin, *Les animaux-soldats, histoire militaire des animaux*, Le Cherche-Midi, Paris, 1996.

² Hontang, Maurice, *Psychologie du cheval*, Paris, Payot, 1972, p. 348.



Début du XX^e siècle, descente d'un cheval dans une mine française.
\$Ci-dessous, son travail sous terre.



800'000 chevaux.³ A la fin du siècle, alors que le moteur à explosion commence à se répandre, le cheval reste indispensable dans toute opération militaire. En Europe, on est à l'apogée de la traction hippomobile. En août 1914, l'Armée française ne dispose que de 170 véhicules automobiles mais de 196'000 chevaux. C'est un effectif de temps de paix, sans commune mesure avec le million de chevaux que l'on prévoit de mobiliser en cas de guerre, soit deux tiers de chevaux de selle et un tiers de chevaux de trait. Une batterie de quatre canons de 75 mm nécessite 178 chevaux. Comme l'artillerie française compte 3'840 pièces de ce calibre, il lui faut 170'880 chevaux ! Au début de la guerre, la réquisition en France et en Algérie met 738'000 chevaux⁴ à disposition de l'Armée. Le parc

automobile, également de réquisition, compte 4'000 automobiles et 7'000 camions.⁵

Le cheval nécessite des soins et de la logistique, si on veut le préserver. D'un poids variant, selon la race, entre 400 et 1'000 kg, il consomme quotidiennement 7 kg d'avoine, 6 kg de foin et 30 l d'eau, ce qui représente environ 2,5 % de son poids. Pendant un mouvement, il faut prévoir une halte toutes les deux heures pour qu'il puisse uriner. Généralement, il s'avère incapable de se soulager tant qu'il porte un homme. Au pâturage, chacun mange, piétine ou détruit 450 kg d'herbe. Un hectare, qui en produit dix tonnes sur 5-6 mois, permet d'en nourrir 2.⁶ Le cheval peut somnoler debout, parce que ses os s'imbriquent si bien les uns dans les autres que sa musculature s'en trouve soulagée. Mais, pour vraiment se reposer, il doit dormir couché. Il ignore ses propres limites : surmené, il va jusqu'à la mort si l'on n'en tient pas compte.

On imagine les conséquences d'une logistique défaillante en été 1914. Des chevaux, affaiblis par le manque de nourriture et l'insuffisance de l'abreuvement (il fait chaud !) ne sont plus aptes au service, 130'000 d'entre eux périssent pendant les trois premiers mois de la guerre, dont 20'000 au cours de combats. A Verdun, de septembre 1916 à janvier 1917, les vétérinaires français traitent 72'000 chevaux pour surmenage, dont 17'800 meurent. Dans les formations de dragons, de cuirassiers, de hussards, des montures épuisées meurent avant même d'avoir vu l'ennemi. A la fin 1914, il faut fournir à l'Armée 128'000 chevaux de remplacement, 36'000 pour la cavalerie, 92'000 pour le train et l'artillerie ; 12,6 % des effectifs en chevaux a été perdu dans un début de conflit dévastateur pour les hommes et les chevaux. Malgré les pertes, les effectifs des équidés mobilisés durant cette période ne cessent de croître : on dénombre 589'800 chevaux le 1^{er} janvier 1915, 793'300 le 31 décembre de la même année, avec un maximum de 881'000 à la fin 1916, 292'000 chevaux et mulets de plus qu'à la fin 1914. Entre décembre 1914 et mai 1917, le Commandement français achète 555'000 équidés à l'étranger, dont le tiers part pour le front. L'Armée française mobilise six fois plus de chevaux qu'elle n'en entretenait en temps de paix. Même durant la guerre de position, elle en a en moyenne 900'000 dans ses différents services, en traite 6,5 millions, en achète 525'000 à l'étranger et en perd 1,14 million. Ces acquisitions coûtent très cher, ce qui inquiète le Gouvernement. En 1917, l'Armée française risque la paralysie. Va-t-elle perdre la guerre pour une question de chevaux et de manque d'avoine ? La question est débattue de mai à novembre 1917. Il faut ajuster les effectifs aux stocks d'avoine disponibles. Paul Painlevé, ministre de la Guerre, veut réduire de 10 % le nombre de chevaux ; le général Pétain, généralissime, lui emboîte le pas, qui décide de restreindre les effectifs des chevaux nécessaires aux armées, d'abattre les plus mal en point,

5 Derex, Jean-Michel, *Héros oubliés. Les animaux dans la Grande Guerre*. Editions Pierre de Taillac et ministère des Armées, Paris, 2018. La première partie de cet article reprend des données de cet ouvrage éclairant.

6 De la Varenne, Jean, *Le Cheval roi*, Actes Sud, Paris, 2009, p. 180, 400, 426.

3 Bredin, Jean-Denis, *L'Affaire Dreyfus*, p. 24.

4 20'000 en Algérie.

Suisse : Armée de campagne 1895, effectifs réglementaires....

Elite					
Formation	Nombre	Par formation, chevaux selle	Par formation, chevaux de trait	Nombre de chevaux	
EM Armée	1	64	20	64	20
EM corps d'armée	4	40	8	32	160
EM division	8	22	6	48	176
EM brigade	16	11	2	32	76
EM régiment infanterie	32	7	2	64	224
bat fus/carabiniers	104	7	20	728	2080
esc dragons	24	123	8	2952	192
cp guides	12	46	8	552	96
bttr art campagne	48	20	180	96	4800
bttr art montagne élite	1	12	71	12	71
bttr art mont landwehr	1	11	47	11	47
½ bat génie	4	10	36	40	144
équipage ponts	4	25	154	100	616
cp télégraphistes	4	9	30	36	120
lazaret corps	4	18	130	72	520
lazaret division	8	9	31	72	248
voitures hippomobiles				3668	
total élite				7246	12748
Landwehr					
br inf (2 rgt à 3 bat)	10			650	1260
br inf (3 rgt à 3 bat)	3			279	564
bat carabiniers	7			49	140
bttr art camp	7			140	700
bttr art mont	1			11	47
colonnes parc	8			168	888
sections trains	56			240	209
cp sapeurs	44			22	209
équipage ponts	2			50	308
cp télégraphistes	2,5			75	23
pionniers chemins fer	4			8	16
ambulances	16			16	64
Compagnies admin	8			24	
total landwehr				1732	4428
total général				8938	17032

d'en céder à qui les voudra et, dans la foulée, d'accélérer la motorisation de l'Armée.

Sur le front Ouest, aussi bien chez les Français que les Allemands, l'organisation de l'espace pendant la guerre de position comprend un *no man's land* peuplé de rats, de mouches et survolé par les corbeaux, avec une première ligne où l'on rencontre des chiens-sentinelle, des chiens qui assurent des liaisons et des patrouilles, des dogues ou des mâtins pour le trait et le portage, des

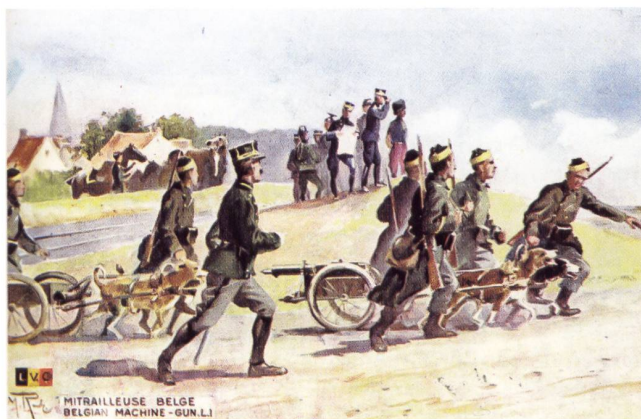
chiens chargés de neutraliser les rats qui infestent les tranchées. Des ânes, des mulets, des chevaux de petite taille circulent dans les tranchées, apportant vivres et munitions. Dans le secteur réservé à l'artillerie, de gros chevaux tirent les canons, amènent charges et obus. Dans les zones de regroupement, plus à l'arrière, on trouve des chevaux de la cavalerie, des chevaux de trait, mais aussi des troupeaux de « viande sur pied », soit des bovins, des moutons, des chèvres. Si l'Armée, souvent, ne peut pas prendre soin de ses chevaux, elle engage également



Sur le front de l'Aisne, un chien-sentinel.

des milliers de chiens sanitaires donnés ou prêtés, entre autres par la Société nationale du chien sanitaire. Un chenil de dressage est créé à Avron-Fontainebleau mais l'instruction des brancardiers qui engagent ces chiens reste très lacunaire. L'écrasante majorité de ces chiens sanitaires deviennent des chiens de régiment, d'autres, abandonnés, deviennent des chiens errants. Après six mois de guerre, l'Armée allemande augmente de 800 % le nombre de ses chevaux de service. Pendant l'ensemble du conflit, elle traite dans ses infirmeries 1,4 millions de chevaux, plus de 7 millions dans ses ambulances et elle

1914 : Mitrailleuses belges tractées par des chiens.



en perd 850'000. L'Autriche-Hongrie mobilise 800'000 chevaux, la Grande-Bretagne en importe 500'000.⁷

On a souvent tendance à croire que la Wehrmacht, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, fait une guerre-éclair et recourt systématiquement à la traction mécanique. En réalité, derrière les divisions blindées et motorisées, les vagues suivantes comptent toujours sur le cheval pour assurer leurs transports à une vitesse horaire de 4-5 km/h. Dans l'Armée française, on a dispersé sur l'ensemble du front les chars disponibles, en nombre équivalents et pas forcément inférieurs aux *Panzer* allemands. Les forces terrestres, comme pendant la Première Guerre mondiale, continuent à compter sur le cheval de trait. Selon le général de Gaulle, « un cavalier comme Weygand ou comme Eugène Brudoux devenu chef d'état-major de Vichy, n'aurait jamais pu admettre de délaissier les 400'000 chevaux de l'Armée, soutien à l'agriculture, au profit de la motorisation générale. »⁸ Dans les deux armées, on peut toujours compter sur un grand nombre d'hommes qui ont l'habitude des chevaux. Beaucoup manifestent envers leur monture ou leur « compagnon de service » des sentiments d'affection simi-laires à ceux qu'on peut avoir pour un chien ou un chat de compagnie. En mai 1940, une attaque aérienne allemande touche une colonne d'artillerie hippomobile française. « Un géant bonasse répète inlassablement : *Ils ont tué mon Bocal !* Il l'aimait d'une affection profonde. Ces deux simples se comprenaient, ils étaient amis. »⁹ Entre 1939 et 1945, la Wehrmacht engage 2,75 millions de chevaux, essentiellement de trait ou de bât. Elle en utilise 750'000 pour son offensive à l'Est en 1941. L'Armée rouge, entre 1941 et 1945, en mobilise 3,5 millions.¹⁰

... l'Armée suisse également

En 1890, 83'094 chevaux figurent dans les tables de l'Armée suisse, mais pas des sujets de moins de quatre ans, des chevaux de cavalerie et des remotes de cavalerie. Il s'agit de 4'670 chevaux d'officiers, de 4'462 de sous-officiers, de 58'413 chevaux de trait et de 14'005 sujets inaptes au service. L'année suivante, une révision de l'ordonnance sur la mobilisation, qui augmente les moyens de transport, en exige 50'000, y compris ceux de remplacement. Cela représente environ les trois quarts des 68'571 chevaux aptes au service dans l'ensemble du pays.¹¹ En 1911, il y a 144'128 chevaux en Suisse, 128'644 en 1918.

Si l'on en croit Louis Jobin, le cheval du Jura se montre un « vrai artilleur », endurant et sobre. Le conseiller fédéral Scheurer, chef du Département militaire fédéral, aurait dit : « Pendant la guerre, on s'est plaint de toute

7 Vouga, François, « L'importance du cheval pour la défense nationale », in *Revue militaire suisse*, avril 1939, p. 194.

8 De Gaulle, Philippe, *De Gaulle mon père. Entretiens avec Michel Tauriac*, t. I, Plon, Paris, 2003, p. 146.

9 Robinet, Jean, *Compagnons de labour. Roman d'un paysan et de ses chevaux*, Flammarion, Paris, 1983, p. 195.

10 De la Varenne, Jean, *Le Cheval roi*, Op. Cit., p. 170-171.

11 Queloz, Dimitry, *Histoire de l'Etat-major général*, vol. IV, hier+jetzt, Baden, 2010.



18 août 1914 : Deuxième prise de Mulhouse, entrée d'un convoi hippomobile.

l'armée, depuis le Général jusqu'aux sous-officiers et aux soldats, mais un seul serviteur n'a pas été critiqué, c'est le cheval du Jura. »¹² A la mobilisation générale d'août 1914, 67'000 chevaux sont réquisitionnés, estimés au maximum à 1'800 francs pour un cheval de selle et 1'200 francs pour un cheval de trait. Les officiers fournissent leurs chevaux contre une indemnité de quatre francs par jour de service et de déplacement. Dans son *Journal*, Charles-Ferdinand Ramuz évoque l'arrivée des chevaux réquisitionnés le 9 août, quelque part dans le Canton de Vaud : « Ils se présentent commune par commune, tout ce qu'il y a de chevaux dans chaque commune, en bel ordre, tout un escadron – le syndic qui trotte devant ; derrière les hommes montant à cru¹³ – et ils s'avancent jusque devant la table où siège la commission, à laquelle le syndic vient s'annoncer [...] »¹⁴

¹² *Le cheval du Jura*, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie Graden, 1925, p. 90-91, 96.

¹³ Sans selle et sans étriers.

¹⁴ *Journal*, Éditions de l'Aire, t. I, p. 188.

Dans l'artillerie de campagne, une batterie comprend 147 hommes et 121 chevaux qu'il faut loger, même dans de petites localités : « Dans le village qui compte 400 âmes stationne un groupe [bataillon] d'artillerie de 600 soldats. Le village n'a qu'une centaine de têtes de bétail, le groupe près de 400 chevaux et mulets. »¹⁵ Les chiffres donnés par Arnold Keller, l'ancien chef de l'état-major général suisse, concernant les possibilités de cantonnement pour les hommes et les chevaux offertes par les localités du Jura bernois ne manquent pas d'étonner. Pleigne peut recevoir 2'360 hommes et 363 chevaux, Soyhières 3'510 hommes et 490 chevaux, Kleinlützel un régiment renforcé, la ville de Porrentruy (6'959 habitants) 8'120 hommes et 698 chevaux, Courgenay et Vendlincourt, chacun une brigade d'infanterie, Soubey 3'410 hommes et 314 chevaux, Saignelégier (1'410 habitants) 4'780 hommes et 624 chevaux. La « forte densité de population industrielle urbaine » de Bienne (22'000 habitants) ne permet qu'une capacité de cantonnement bien inférieure à celle de localités plus petites (6'376 hommes et 119 chevaux). Il faut en déduire qu'hommes et chevaux se contentent de

¹⁵ Gos, Charles, *Croquis de frontière*, Payot, Lausanne, 1916, p. 50.



Dans la région de la Meuse en 1916, attelage d'une pièce de 155 mm.

conditions de logement très sommaires. Devoir dormir sur la paille passe pour normal ! D'autre part, l'ordre serré n'a pas encore été remis en cause par les capacités de destruction de l'artillerie et des mitrailleuses. L'aviation ne menace pas encore des troupes terrestres en ordre serré et à découvert.¹⁶

Lors des mobilisations générales de septembre 1939 et de mai 1940, 53'000 chevaux sont mobilisés sur un effectif total d'environ 140'000,¹⁷ pour que l'Armée suisse puisse se déplacer et combattre. Il en faut près de 150'000 pour cultiver 300'000 hectares, selon les normes de plan Wahlen.¹⁸ En campagne, on compte pour les chevaux de selle et de trait une ration journalière de 5 kg d'avoine et de 6 kg de foin. Pendant la guerre, la pénurie oblige à réduire les portions et à utiliser des produits de remplacement, les chevaux mobilisés s'affaiblissent. En janvier 1918, l'Etat-major se voit forcé de démobiliser les 37 escadrons de dragons déployés dans le Jura bernois à cause du manque de fourrage. Pendant la Seconde Guerre mondiale, comme on manque toujours d'avoine et de fourrage, il faut nourrir les chevaux avec de la cellulose. Au début de

la guerre, l'Office de l'approvisionnement de guerre arrive très difficilement à livrer à l'armée les quantités de paille nécessaires pour les cantonnements et les chevaux.¹⁹ Dans l'ensemble du pays, l'absence des chevaux pose de gros problèmes dans les domaines agricoles ou viticoles, ce qui explique que, pendant les deux guerres mondiales, les formations, quand elles le peuvent, mettent des hommes et des chevaux à disposition des paysans de leur secteur.²⁰ Le manque de chevaux provoque la motorisation de nombre de formations du train, des sanitaires, des subsistances et des munitions.

Que signifient ces chiffres ?

A propos de la Première Guerre mondiale, on met toujours en évidence l'hécatombe en hommes, qui, en France, provoque la sous-population durant l'entre-deux-guerres. En revanche, on évoque rarement les mobilisations et les gigantesques pertes de chevaux mobilisés. Ils manquent dans les fermes, ce qui contribue, avec l'absence des hommes, à l'affaiblissement de la production agricole. Même dans les pays non directement touchés par la guerre comme la Suisse, les réquisitions des armées enlèvent à l'agriculture une masse de chevaux, dont beaucoup reviendront usés, voire inaptes au travail des champs. A l'époque, la mécanisation ne pallie pas le manque de chevaux. L'autarcie alimentaire de la Suisse diminue. Il faut importer de plus grandes quantités de céréales, souvent d'outre-mer.

¹⁶ Keller, Arnold, *Géographie militaire du Jura bernois 1907*, Sociétés des officiers du Jura et du Jura bernois, 2000, p. 29-30.

¹⁷ Effectifs totaux des chevaux en Suisse : 139'500 (1939/1940), 144'226 (1940/1941), 144'375 (1941/1942), 145'878 (1942/1943), 147'339 (1943/1944).

¹⁸ *Le Jura*, 18 et 22 janvier 1918 ; Borel, Denis, *Évocation du cheval dans l'Armée du service actif 1939-1945*, manuscrit, Bibliothèque Am Guisanplatz, Berne, 1994 ; *Rapport du chef de l'Etat-major de l'Armée au commandant en chef de l'Armée sur le service actif 1939-1945*, Imprimeries réunies, Lausanne, s.d., p. 326-327. Le plan Wahlen est un plan d'extension des cultures, dû à Friedrich Wahlen, futur conseiller fédéral.

¹⁹ Feiss, Joachim, *L'Armée suisse*, Op. Cit. ; Trüeb, Matteo, *Un nouveau plan Wahlen est-il réalisable ?*, DelVal, 1990, p. 62.

²⁰ *Journal Le Jura*, 23 juin 1916.

Concernant la Seconde Guerre mondiale, on oublie souvent de prendre en compte les masses de chevaux des armées allemandes, françaises et soviétiques. Le cheval-vapeur n'a que très partiellement remplacé la plus noble conquête de l'homme. En Suisse, l'infanterie se déplace à pied, l'artillerie reste encore très largement hippomobile, comme les transports et la logistique. Les exploitations agricoles voient une partie de leurs chevaux, la force motrice de leurs machines, réquisitionnée. C'est dans ce contexte que des paysannes demandent par écrit au général Guisan, qui a exploité un domaine, de libérer au moins leur cheval ou leur mulet, à défaut de leur mari.

Ne pourrait-on pas soutenir que, dans les armées, l'« ère du cheval » se termine après la Seconde Guerre mondiale, et que, dès lors, celui-ci ne fait plus partie que de régiments d'apparat, comme ceux de la Garde républicaine en France ou de la Garde de la Reine en Grande-Bretagne? En Suisse, la suppression de la cavalerie, au début des années 1970, est douloureuse car, dans les campagnes, servir dans les dragons donne du prestige social. En revanche, la mécanisation des transports ne pose pas de problème, si ce n'est de la part des éleveurs qui perdent avec l'Armée un important client.

H. de W.



Souain, 1915 : Dragons français encore équipés de la lance.



Chiens français tirant des wagonnets sur une voie Decauville.

Maisons-Laffite, 1915 : Embarquement de chiens militaires.

